

## Témoignage du docteur Rosencher

Ancien déporté à Dachau. Matricule 103 636

Extrait du livre de Bernard Py « *Dans le malheur de Dachau, j'ai trouvé un bonheur* »

Il est bon que les déportés témoignent. Le témoignage de mon ami, le Docteur Bernard P., est remarquable, car s'il relate, lui aussi, les souffrances infligées par les hitlériens au camp de concentration de Dachau, il s'y ajoute une expérience mystique personnelle extraordinaire, qui ne peut se dérouler que dans un lieu de misères et de souffrances également extraordinaires.

Les nazis organisaient leurs camps de concentration comme des usines à broyer des hommes hostiles à leur idéologie, à les transformer en des objets numérotés, dont on utilise le maximum d'énergie avec le minimum de coût et qui doivent disparaître en fumée dans des fours crématoires en moins de six mois. La matière première était abondante car les hitlériens réalimentaient ces usines de mort par les arrestations massives de tous les opposants ou de tous les "sous-hommes", méprisables à leurs yeux, qu'étaient les non-aryens.

Le fait que Bernard ait été un Résistant est très important, car les Résistants ont mieux survécu que les autres, dans ces camps de mort.

Comme lui, j'ai été Résistant et déporté à Dachau. Comme lui, j'étais étudiant en médecine, cependant plus avancé que lui, ayant terminé ma quatrième année.

Mais je suis resté dans les blocs impairs, ceux de la "quarantaine", ceux des déportés qui ne travaillaient pas et dont les rations alimentaires étaient encore plus faibles que celles des déportés qui partaient en "kommandos". Je m'étais juré que ne je travaillerais pas pour les nazis.

D'origine juive et athée, je n'ai pas eu l'expérience mystique de mon ami Bernard. Mais je la comprends et je l'admire.

Je ne me souviens pas d'avoir connu Bernard à Dachau, ce qui n'est pas étonnant puisque nous étions dans des blocs différents. Mais des noms qu'il cite me rappellent des camarades ; Paul Haïssat, que j'ai soigné, chef de gare de Senones, petite ville dont les hommes rafflés

dans la rues sont morts en masse, de désespoir ; le jeune prêtre Jean Robert, qui était mon infirmier au block 23 ; tous les deux, nous avons soigné le parrain de Bernard, Jean Cart, puis je l'ai hospitalisé au Revier où il est mort.

La mort était notre compagne quotidienne.

Elle frappait indifféremment "ceux qui croyaient au Ciel et ceux qui n'y croyaient pas".

Le problème quotidien de la survie est si impératif qu'il devient obsessionnel et paralyse le cerveau et le cœur. Il faut une grande force morale pour garder dignité et chaleur humaine.

Bernard comprend rapidement que la faim et la fatigue du travail constituent un danger de mort. Cette crainte de mourir le rend imperméable aux souffrances d'autrui. Il se le reproche amèrement, en arrive à se mépriser, s'estimant au comble de la déchéance.

Il se dégrade, se laisse aller, ne se lave plus, devient indifférent à autrui, n'a plus aucune compassion.

Il y a tant de morts chaque jour que chaque mort anonyme laisse Bernard indifférent. Mais ce qui l'affole, c'est qu'il n'éprouve pas d'émotion lorsqu'il apprend la mort de son père, puis celle de son parrain...

Il pense avoir atteint le fond de sa déchéance.

C'est alors qu'un prêtre admirable de dévouement et d'altruisme, le père Morelli, le soutient moralement, lui réinsuffle de la dignité et lui rend la foi.

Bernard pense que puisque Dieu est tout-puissant et qu'il est, lui, si égoïste et méprisable, c'est que Dieu le méprise.

Le prêtre lui répond que si Dieu ne s'occupait plus de lui, il ne serait plus vivant. "Puisque tu es vivant, c'est que Dieu le veut et s'occupe de toi. Si tu ne le crois pas, c'est que tu n'aimes pas Dieu. La foi, c'est d'aimer Dieu."

Il lui rappelle que "Dieu n'a pas besoin de notre vertu pour nous aimer". Aux yeux du Christ nous sommes tous dignes d'intérêt, plus un homme est bas plus il a besoin de Lui.

C'est grâce à ce prêtre que, pour Bernard, les souffrances de la déportation ne lui sont plus parues être une injustice insupportable, mais une épreuve à accepter au jour le jour avec l'assistance de la grâce divine.

Et la mort? Le père Morelli devient sublime : "Dieu te donnera alors la grâce de bien mourir."

Les paroles du père Morelli le changent et le font revivre. Il apprend à ne plus pleurer sur le passé, ce qui démolit le moral et ne change rien au présent, à ne pas s'angoisser pour l'avenir, ce qui a le même effet nocif. Il faut goûter le moment présent, puisqu'on est encore en vie et accompagné.

Il faut garder en Dieu une foi aveugle.

Grâce à sa confiance en Dieu, Bernard retrouve la confiance en soi-même, il se sent investi par la grâce divine. Il devient inondé d'amour pour tous les hommes et rempli de pitié pour leurs souffrances. Il ne craint plus de mourir, il est protégé et aimé de Dieu.

A partir de ce moment extraordinaire, il va tout supporter sans appréhension, confiant en son avenir, quoi qu'il arrive, même s'il meurt.

L'expérience des camps de concentration est presque incommunicable. J'en ai tiré cependant des constats émouvants : on peut obtenir la victoire de l'esprit et de la liberté intérieure sur l'oppression, mais seulement jusqu'au seuil physiologique de la survie, seuil que ces deux qualités abaissent en prolongeant cette survie.

Après notre libération, les Américains ont hospitalisé 4 000 déportés de Dachau. Seulement 1 500 ont survécu malgré tous les soins. 2 500 avaient lutté contre la mort parce qu'ils voulaient vivre la libération, puis épuisés par cet effort, ils se sont laissés mourir.

A mon avis, ont survécu surtout les hommes ayant une foi : la foi religieuse, la foi communiste, la foi patriotique, la foi en la Résistance, la foi athée en l'homme.

Pour moi, c'est d'abord dans la foi en la victoire que j'ai trouvé la force de survivre. C'est aussi dans ma volonté de rester digne à mes yeux et de ne pas me laisser aller à la déchéance voulue et escomptée par les nazis, dans la solidarité et dans l'aide que j'ai apportée à mes camarades de déportation, que j'ai supporté les conditions mortelles du camp de déportation.

La morale athée dérive de la morale judéo-chrétienne.

Dans les deux cas, les motivations sont différentes, mais les actes sont identiques.

"Ceux qui croyaient au Ciel et ceux qui n'y croyaient pas" ont lutté, souffert et gagné ensemble.

L'étincelle initiale est de natures diverses, mais la lumière est la même.

C'est ce qui explique que je suis venu te retrouver, nous dévouant ensemble dans l'Association caritative que tu présides : "Grossesse-Secours".

Mon cher Bernard, les nazis voulaient notre mort, on les a eu !

#### PÉRIPLÉ DU DOCTEUR HENRI ROSENCHER

Étudiant en deuxième année de médecine, deux fois évadé en France, Henri Rosencher part clandestinement à Alger, fin 1940. Il y fait deux autres années de médecine, participe, le 8 novembre 1942 à la prise d'Alger par la Résistance. Ce qui permet aux Alliés d'y débarquer sans combat. Il part aussitôt se battre en Tunisie comme commando-parachutiste contre l'Afrika-Korp de Rommel. Il est très gravement blessé, fait prisonnier et transféré en Italie. Début septembre 1943 il s'évade une troisième fois, traverse à pied les Apennins et rejoint les Anglais qui le rapatrient à Alger. Il s'engage au B.C.R.A.\* qui le fait débarquer à Saint-Tropez. Il se bat au maquis de Barcelonnette, puis au Vercors. Il est blessé, fait prisonnier. Après un passage à la Gestapo de Grenoble puis à la prison de Montluc de Lyon, il est déporté à Natweiler-Struthof puis à Dachau.

Le Docteur Rosencher est officier de la Légion d'Honneur, officier de la Résistance, Croix de Guerre, Military Cross, Médaille des Épidémies, Médaille d'Honneur du Service de Santé Militaire.

---

\* B.C.R.A : Bureau Central de Renseignements et d'Action : organisme militaire de Londres et d'Alger au service de la Résistance métropolitaine.